

d'Hyalocomylus dans le nom aborigène du nouveau monde, Amérique, Amérique du Nord, etc. et européennes, latinisé et rapporté au fils de Christophe Colomb, et cette erreur a été commise en Espagne, et se trouve par exemple, elle aurait été évidemment relevée, car alors s'aurait vu Vesputci et beaucoup des compagnons de voyage de Colombo. Mais à Saint-Dié, petite ville inconnue, et dont le nom n'est manifestement arrivé à la connaissance ni de Colombo ni de Vesputci, obligé cependant de donner les noms des ports de mer, par l'usage du librai Hyalocomylus est nécessairement resté limité à un petit cercle. C'est effectivement autour de ce petit cercle que l'erreur s'est prolongée et propagée par les publications, à Strasbourg, en 1509, d'une nouvelle édition du livre d'Hyalocomylus, et à Bâle, en 1522, de la première carte sur laquelle on lit : *América prœstoria*.

Lorsque cette carte avec le nom *América* parut et parvint en Espagne, Cristoforo Colombo était mort depuis longtemps (1506); ses compagnons de voyage, presque tous illettrés, étaient ainsi ou morts ou retournés dans les Indes, et personne n'était plus là pour corriger l'erreur d'Hyalocomylus; et cependant que cette carte en fit mention: On avait entendu le nom d'Amérique, non comme le nom d'un homme, mais bien comme celui d'un pays, d'une partie indéterminée du nouveau monde; on l'accepta sans difficulté et sans faire attention à l'erreur du libraire de Saint-Dié, dont on ne connaissait probablement pas l'opuscule. Il est guère douteux, en effet, que si le nom d'Amérique n'eût été déjà un nom connu, et même jusqu'à un certain point assez populaire dans les ports de mer de l'Espagne, du Portugal et des Indes, on ne l'aurait pas accepté ainsi d'emblée et du premier coup sans discussion. Et cela d'autant plus qu'Hyalocomylus en outre de la modification et de l'altération profondes qu'il faisait subir au prénom Alberico, s'éloignait des règles généralement suivies dans les dénominations de pays, en donnant le prénom au lieu du nom propre de son héros: il aurait dû appeler l'Amérique *Vesputci* ou *Vesputia*, en l'été connues; mais, tempérai, reine, prince, ou autres noms très brève que l'on se servit de leurs prénom pour désigner de nouveaux pays. Ainsi on dit: Détroit de Magellan, île de Vancouver, Tasmanie, île Van Diemen, etc.; tandis que l'on dit Louisiane, Caroline, Géorgie, Maryland, Philippines, Victoria, etc. Cette habitude de donner à un nouveau pays les noms et non les prénom des découvreurs n'est d'ailleurs maintenant sans une seule exception même au sujet de Cristoforo ou Christophe à un pays, et celui-ci Cristoforo ou de Christophe à une ville; tandis qu'on a créé, à diverses époques, les noms *Colombia*, *Colomb* et *Colombo* dans la cartographie. Mais il y a plus: Hyalocomylus, en rapportant à Vesputci l'honneur de nommer le nouveau continent, et se servant entre tous les précédents de son prénom plutôt que de son nom, aurait dû le nommer: *Albericia*, ou *Americia*, ou *Americonia*, ou *Méridie* et non pas *América*. Et ce nom forgé péniblement ne devrait être applicable qu'admettant qu'Hyalocomylus avait entendu auparavant prononcer le nom *Américk* ou *Americ*.

Américo Vesputci, comme l'orthographe Cristoforo Colombo dans la lettre datée de Séville le 5 février 1505, était mort en 1512, c'est-à-dire longtemps avant la publication de la cartographie *Mela cum commentariis Valentini*; sans rien connaître de la découverte glorieuse qu'on lui préparait à Saint-Dié, « suivant l'expression de Humboldt, il crut jusqu'à son dernier jour que les côtes de l'Asie étaient le nouveau monde, et il mourut comme il avait vécu, *peccata manus de Indis* ».

Cette croyance aux Indes, à l'arrivée prochaine aux embouchures du Gange, a été la cause principale qui a empêché Colomb, ses contemporains et ses successeurs de donner un nom collectif aux terres découvertes. Cette idée ne pouvait venir qu'un des genres de l'erreur de ces terres, ne connaissant pas véritablement la navigation de ces côtes et de l'embouchure de ces fleuves, et qui n'avaient que les on-dit des marins, appliquèrent, sans trop savoir ce qu'ils faisaient, un nom déjà connu de ceux qui revenaient des Indes, mais sans position géographique précise, à tout un groupe de terres nouvelles alors à peine reconnues en bloc. Cette erreur des géographes théoriciens et du cabinet de Saint-Dié, de Strasbourg et de Bâle, ne pouvait être guère corrigée que par Colomb, qui n'était plus de ce monde. Puis les découvertes de Cortez, de Pizarro et autres vinrent changer la direction des idées sur les pays faiblement riches en or.

Le Nicaragua, quoique conquis en 1529 par Gil Gonzales d'Avila, resta en partie inconnu, surtout la région qui s'étend entre l'Atlantique et le lac Nicaragua, où se trouvent les montagnes d'Amérique. Cette ignorance a été poussée si loin, que même l'émigration californienne à travers l'isthme de Nicaragua passa à côté de cette partie de l'Amérique sans la toucher, et sans en avoir connaissance. On peut dire que la région de terre ferme entre la mer des Caraïbes et la ligne de fuite des eaux qui s'écoulent dans le lac de Nicaragua est encore à l'heure qu'il est tout à fait inconnue, les Indiens Caribs et Ramas, surtout les derniers, ne laissant personne aborder dans leur pays; ils restent, comme les Indes, dans les montagnes de caoutchouc, qui depuis dix années vont intérieurement poursuivre leurs recherches dans des parties du pays tout à fait fermées jusqu'à.

La question que je viens de poser est de grands avantages. D'abord elle n'enlève rien à la gloire de Cristoforo Colombo, le nom du continent découvert par lui étant un nom indigène; qu'il d'une petite localité limitée s'est étendu à tout le nouveau monde, grâce à une erreur d'un libraire-éditeur d'une petite ville perdue dans les Vosges. Les accusations de plagiat lancées contre Alberico Vesputci tombent, et il n'y a plus de raison pour lui reprocher d'avoir imposé son prénom, ou tout au moins d'avoir laissé son prénom à tout un continent; d'autant plus que son prénom n'a jamais été Amérique, mais bien Alberico ou Américo. Le nom Amérique, tout en étant aborigène, ne crée pas de confusion entre la partie et le tout; parce que la localité où il existe comme lieu-dit est une petite, trop insignifiante, et trop cachée pour être prise pour des interprétations fausses ou doubles. Enfin ce nom paraît admirablement choisi, parce qu'il s'étend du centre même aux extrémités du continent, rayonnant, donnant la main au nord et au sud, regardant les Antilles et le Pacifique, et étant au milieu même de cette série de montagnes immenses, le plus longue qu'il y ait sur notre globe, et qui s'étend de la Terre de Feu aux bords de la rivière Mackenzie, formant l'épine dorsale de l'hémisphère occidental. Il est bien choisi aussi, parce qu'il est fort probable qu'il a frappé les oreilles du grand-amiral Colomb pendant son quatrième voyage,

et que l'illustre découvreur du nouveau monde a été le premier Européen qui ait entendu et prononcé le nom Amérique sur Amérique, quoique nous n'en possédions pas la certitude et la preuve matérielle. Si ce nom avait appartenu à quelques parties des extrémités du nord ou du sud du continent, il est peu probable qu'on l'eût accepté aussi facilement; mais il prononça le nouveau monde, pour ainsi dire par le milieu du corps, « véritablement, sans signification autre que celle de région très-riche en mines d'or; et par l'emploi et l'accepta sans penser en rien au pilote Alberico Vesputci. Ce n'est que longtemps après que les discussions entre savants géographes s'élevèrent, et que la grosse erreur d'Hyalocomylus s'imposa comme une vérité. En un mot, le nom Amérique est un nom de caïa.

Cambridge, Massachusetts, le 8 décembre 1874.

Lady Franklin.

Lady Franklin vient de mourir. Le nom de Lady Franklin restera associé à l'illustration de son mari, Sir John Franklin, par le caractère admirable de ses efforts pour arriver à découvrir le sort de l'infortuné voyageur sur pôle arctique.

Jane Griffin, seconde fille de John Griffin et de Mary Guillemard, dont les ancêtres s'étaient réfugiés en Angleterre à la révocation de l'édit de Nantes, avait pour les voyages une passion héréditaire. Elle fit à treize ans le tour du monde avec son père; et elle avait déjà été visité avec lui la France, l'Italie, le Maroc, la Bohême, la Norvège, la Hollande, Madrid, Saint-Petersbourg et Moscou, lors qu'elle épousa en 1828 le capitaine John Franklin, plus âgé qu'elle de vingt ans, et déjà illustré par ses deux campagnes au pôle nord. Elle voyagea avec lui dans la Méditerranée, remonta le Gange jusqu'à la deuxième cascade, et parcourut la Grèce, l'Asie Mineure et la Grèce. Lorsque Sir John Franklin fut nommé gouverneur de la Tasmanie, lady Franklin l'accompagna encore, et elle est la première femme qui soit allée par terre de Sydney à Melbourne.

Ce fut pendant le voyage de Sir John Franklin que l'expédition d'Urvilie revint à Hochkarl de sa seconde campagne au pôle sud, où elle avait découvert la terre Adélie. Le grand navigateur et Lady Franklin reçurent les Français en triomphateurs.

Sir John Franklin était à peine de retour depuis un an en Angleterre, lorsqu'en 1845, reprenant le cours de ses voyages de découverte, il partit, avec l'Érebus et le Terror, pour sa troisième expédition au pôle nord, où il ne devait pas revenir.

Le gouvernement anglais et un Américain, M. Grinnell, envoyèrent à plusieurs reprises, mais sans aucun succès, des navires à sa recherche. Lady Franklin avait mis toute sa fortune à la disposition de quiconque retrouverait les traces de son mari. Une expédition équipée à ses frais qui obtint la triste certitude de la perte de Sir John Franklin et de ses compagnons. La société géographique de Londres accorda à Lady Franklin une médaille d'or.

Lady Franklin consacra le reste de sa vie à des voyages dans l'Amérique du Nord et du Sud, aux îles Sandwich, au Japon, au Chine, dans l'Inde et en Égypte. A quatre-vingt ans, elle visitait encore le Chili, et, dans l'Amérique du Nord, Chicago et le Lac-Salé. L'un des derniers actes de sa vie a été l'achèvement du monument de son mari à l'abbaye de Westminster. Un navire, équipé en grande partie à ses frais, est parti récemment pour les régions polaires.

Les tablettes de Pompéi.

On a découvert dernièrement à Pompéi 308 archives très-intéressantes et très-curieuses d'un caractère particulier, enfoncées dans le cataclysme de cette ville. Ce sont des tablettes écrites en très-grand nombre, qui sont malheureusement dans un état bien peu solide, mais qui permet cependant de déchiffrer les mentions qu'elles nous portent.

À l'angle de la Strada di Nola se trouve une maison que les ouvriers étaient occupés à déblayer, lorsqu'ils découvrirent une boîte en bois, si complètement carbonisée qu'elle se brisait au toucher; elle mesure environ 80 centimètres de largeur sur un peu plus de longueur.

Elle contenait 300 tablettes, minces, en bois de sapin; quelques-unes mesurant 118 millimètres sur 83; d'autres 132 sur 150; un petit nombre avait le double de cette dimension. Toutes les tablettes étaient liées ensemble trois par trois et disposées par couches. Sur le rebord de beaucoup d'entre elles, et probablement sur toutes, comme un nouvel examen le fera découvrir, se trouve le mot *perscriptio*, suivi d'un nom quelconque au datif. Sur le côté de chacune d'elles il y a deux trous, par lesquels passaient des cordes dont on avait beaucoup de restes et qui les rattachaient l'une à l'autre. On remarque qu'entre elles on trouvait placé pour protéger la cire. La surface intérieure de chaque tablette avait un léger relief pour former une sorte de cadre et qui n'est pas encore écarté.

On se fait les plus grandes espérances sur la masse d'informations que peuvent fournir ces documents relativement à la vie privée, aux usages, aux habitudes des habitants d'une ville italienne à cette époque.

Le *Moynihan American* donne la description d'un appareil au moyen duquel il n'est plus nécessaire de traire soi-même ou de faire traire les vaches. Cette invention, ainsi que le fait remarquer le journal américain, a été brevetée il y a longtemps aux États-Unis, et il semble qu'elle est tombée dans le domaine public. On ignore, ou du moins on ne donne pas le nom de l'inventeur. On a vu, cependant, les pis de la vache sont passés dans de petits tubes très-déliés et très-minces, qui viennent déboucher dans un récipient. Par ces tuyaux, les pis de l'animal se déchargent d'eux-mêmes dans le récipient, de sorte qu'en ouvrant un robinet appliqué contre l'appareil, le lait peut couler directement dans un seau. L'appareil tient par une courroie passée autour du corps de la bête.

— Dernièrement à Paris, rue Daubenton, une femme a donné le jour à un enfant qui, semblable à une torpille, déformait la notion d'équilibre lorsqu'on le touchait. La sage-femme qui l'a aidé à venir au monde a eu grand peine à accomplir son ministère. On a dû le placer dans un berceau en osier supporté par un isolant à pied de fer. Ce phénomène est du sexe masculin et paraît doué d'une constitution robuste. Pour si extraordinaire qu'il puisse paraître, ce cas de tératologie n'est pas absolument rare.

